

vert quatre étages encore subsistants, nous pouvons, à l'aide de la description de ces monuments, nous faire de la tour de Babel une idée exacte, sinon dans tous les détails, au moins dans l'ensemble¹. Hérodote, qui avait vu l'édifice restauré par le fils de Nabopolassar, nous en a laissé la description suivante : « En l'autre partie (de la ville de Babylone), dit-il, est le temple de Jupiter Bélus où les portes sont d'airain. Aujourd'hui il est encore en état et contient en carré deux stades. Au milieu d'icelui est bâtie une tour qui a un stade de haut et autant d'épaisseur. Dessus est assise une autre tour, puis une autre, jusqu'à huit. La vis (l'escalier) d'icelle est ronde et jetée hors œuvre. Au milieu de l'escalier sont reposoirs pour ceux qui montent. En la dernière d'en haut est une grande chapelle². » En réalité, la tour ne se composait que de sept étages³. Le père de l'histoire a pris pour le premier le monticule sur lequel les sept autres étaient bâtis et qui faisait partie des fondements de l'antique tour de Babel, laissés intacts par Nabuchodonosor. Ces sections superposées avaient une forme quadrangulaire. Elles affectaient en s'élevant une sorte de forme pyramidale, engendrée, non pas par des lignes droites montant obliquement de la base au sommet, mais par des retraites successives. Les sept tours étaient chacune de hauteur égale. Elles étaient construites de telle sorte que la première en bas occupait une très grande surface, tandis que la septième était fort étroite et que les cinq intermédiaires diminuaient proportionnellement, selon leur degré d'élévation. La hauteur totale était d'une dimension égale à la base.

¹ Voir, Figure 27, une tour à étages, donnée, d'après un bas-relief assyrien, par George Smith, *Chaldean Account of Genesis*, p. 164.

² Hérodote, t. I, 181, traduction Saliat, édit. Plon, p. 93-94.

³ C'est ce que nous apprend Nabuchodonosor lui-même qui l'appelle la « Tour aux sept étages, le Temple des sept lumières de la terre, » comme nous l'avons vu, p. 381.

Les angles de l'édifice étaient exactement orientés aux quatre points cardinaux. Chacun des sept étages avait une couleur différente : c'était, en allant de bas en haut, le blanc, le noir, le pourpre, le bleu, le vermillon, l'argent et l'or¹. Il est probable que l'emploi de ces teintes, destinées à marquer la planète à laquelle chaque étage était consacré, est postérieur à l'élévation de la tour de Babel, car il n'est pas vraisemblable qu'on rendit un culte aux astres à une époque si reculée.

Partout où elles étaient érigées, ces pyramides servaient de temple et d'observatoire, à cause de la liaison étroite qui unissait, dans la religion assyro-chaldéenne, le culte de la Divinité à l'observation des phénomènes célestes². De là sans doute leur consécration aux sept planètes, outre leur consécration à un dieu spécial, dont le sanctuaire s'élevait au sommet. A Borsippa ce dieu était Bel-Mérodach.

Nous ne saurions dire combien de ces étages avaient été déjà bâtis, lorsque Dieu empêcha miraculeusement les constructeurs de cet édifice d'orgueil d'y mettre la dernière main ; mais nous pouvons l'affirmer sans hésiter, le nombre de sept que lui donna Nabuchodonosor n'avait pas été atteint. La Bible ne supposerait-elle pas l'inachèvement de cette grande œuvre, que nous pourrions à coup sûr le conclure de ce fait que les monuments de ce genre n'avaient point tous les sept tours superposées. Au grand temple d'Ur, il n'y en avait que trois ; dans une grande ville dont la pyramide est représentée sur un bas-relief de Koyoundjik, il n'y en avait que cinq³. C'est la tour de Babel qui avait

¹ Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 142-143. Voir aussi Fr. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, t. II, p. 33 ; Id., *Essai de commentaire de Bérose*, p. 356.

² Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, p. 58-59.

³ Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 357. — Voir Figure 27, p. 391.

servi sans doute de modèle à toutes les constructions de ce genre qui s'élevèrent plus tard dans toutes les grandes villes de la Babylonie et de l'Assyrie¹. Si cet édifice fameux n'était pas resté inachevé, s'il avait compté sept étages, on ne se serait jamais permis de s'écarter de ce nombre sacré.

Les pyramides assyro-chaldéennes, celle de Borsippa en particulier, portent dans la langue indigène le nom de *Ziggurat* ou *Zikurat*². On a donné de ce mot plusieurs explications. Qu'il nous soit permis de donner aussi la nôtre, que nous croyons la seule fondée : elle consiste à trouver dans ce mot l'écho et la confirmation de cette parole que la Genèse met dans la bouche de ses constructeurs : « Venez, dirent-ils, bâtissons une ville et une tour, et faisons-nous un nom³. » *Zikurat* vient du verbe *zakar*, qui signifie en assyrien comme en hébreu « se souvenir, *memorari*. » Le sens de ce nom est donc « souvenir, ce qui est propre à perpétuer la mémoire, le nom⁴. »

Quant au nom de Babel donné à cette *Ziggurat*, ainsi qu'à la ville qui fut bâtie à côté d'elle, la Bible elle-même nous en a donné l'étymologie : « Jéhovah, dit la Genèse⁵, dispersa (les constructeurs de la tour des langues) dans toute la terre, et ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi son nom fut appelé Babel, parce que Jéhovah y confondit (*bälal*) le langage de toute la terre. »

¹ Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, p. 58.

² « *Zikurat Barsipa*, » dit l'inscription de Nabuchodonosor.

³ Gen., XI, 4.

⁴ Comparer *monumentum*, *monimentum*, de *monéo* « tout ce qui rappelle un souvenir; » *monumenta rerum gestarum*, dit Cicéron, *De Oratore*, I, 46, édit. Lemaire, pars I, t. II, p. 99. — Le Dr Schrader fait dériver *zikurat* de *zakar*, « être pointu, » en comparant *zakar* au syriaque *dékroh* « acies, extremitas rei; » mais en admettant que *zakar* ait ce sens, il ne peut s'appliquer à la pyramide assyro-chaldéenne, qui ne se terminait pas en pointe comme la pyramide égyptienne. *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 36.

⁵ Gen., XI, 8, 9.

On a contesté, bien à tort, au nom de l'assyriologie, l'origine que Moïse donne au nom de Babel. « L'étymologie consignée dans la Genèse, a écrit M. Alfred Maury dans la *Revue des deux mondes*, en résumant, en 1868, quelques travaux publiés sur Ninive et Babylone, l'étymologie qui explique Babel par « confusion, » n'a pas de valeur : il faut voir là une de ces interprétations forgées après coup, comme il y en a tant dans les écrits des anciens... Les signes idéographiques qui servent à écrire le mot prouvent qu'il signifiait « porte d'Ilu, » c'est-à-dire, porte de Dieu¹. »

M. Maury aurait bien dû se demander si l'interprétation forgée après coup, supposé qu'il y en ait une, n'est pas précisément celle de « porte d'Ilu. » Nous avons déjà vu par plus d'un exemple que les traditions les plus pures sur les antiquités chaldéennes se trouvaient dans la Bible, plutôt que dans les documents de date postérieure de la Chaldée. La vérité, ici comme ailleurs, est dans la Sainte Écriture. La forme des noms des villes et leur signification étymologique changent avec le temps. Bethléem, sous sa forme arabe actuelle, *Bethlaham*, signifie « maison de chair. » S'ensuit-il qu'il ne signifiait pas autrefois « maison de pain? » Moïse nous a conservé la vraie forme primitive et le véritable sens du nom de Babel, qu'il n'appelle point Bab-ilu, Bab-él, mais Babël (avec un *e* bref) « confusion, » et non « porte de Dieu. » C'est ce que M. Oppert a victorieusement établi dans son cours d'Épigraphie assyrienne au Collège de France. Par une exception assez rare dans deux langues aussi semblables que l'hébreu et l'assyrien, il se trouve que le nom de Babel est de formation exclusivement assyrienne². L'idiome de Ninive et de Babylone offre cette particularité, que ne présente point celui de la Palestine, de composer des substantifs en redoublant la première radi-

¹ *Revue des deux mondes*, 15 mars 1868, p. 477.

² Voir cependant *Zeitschrift für Assyriologie*, 1886, p. 327.

cale, comme *qaqqadu*, « sommet de la tête, tête, zénith¹, » de *qadad* « incliner, » en hébreu *qodqôd*, « sommet de la tête; » *qaqqaru*, « surface de la terre, cercle, » en arabe *qarqar*, « terre égale et molle; » *nannaru* « lumineux, » de *nur*, en hébreu, *nêr*, « lumineuse; » *bibil*, proprement « mélange, confusion, » puis « milieu, intérieur, sentiment profond, » très usité dans le sens de « au milieu de, » de *balal*, « confondre, mélanger, fondre; » arabe, *babil*, « *confusus, commixtus (sermo)*; chaldaïque, *mibulbal*, « *confusus, perturbatus*²; » etc. Les mots que les Assyriens formaient ainsi par le redoublement de la première radicale, les Hébreux les formaient ordinairement par la répétition des deux consonnes constitutives de la racine, par exemple, *Gilgal* (Galgala), nom donné par Josué au lieu où il fit « rouler » douze pierres en mémoire du passage du Jourdain, de *gâlal*, « rouler³. » Le nom de Babylone, formé d'après les lois de la langue hébraïque, de *bâlal*, aurait donc été, non pas Babel, mais *Bilbal* ou *Bilbul*. *Bilbul* est en effet l'expression rabbinique qui signifie « confusion⁴. »

Puisque tel était le mode de dérivation de son dialecte, il ne pouvait venir à l'esprit d'un Israélite, qui ne savait pas les règles de la grammaire assyrienne, de rattacher le nom de Babel à la racine *Bâlal*, contrairement aux usages de l'idiome qu'il connaissait, et parfaitement d'accord avec les

¹ *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. II, 19, col. 2, l. 13; 44, 3, l. 24; Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 567.

² Voir des exemples du sens et de l'emploi de *bibil*, dans Norris, *Assyrian Dictionary*, part. I, p. 70-72. Voir aussi *ibid.*, « *babilat*, fleuve, » hébreu, *yâbâl*. — M. E. Schrader dit sur *bibil*, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1872, p. 372: « *Bibil*, Mitte. *Ina bi-bil*, inmitten, pers. *ântar*, Beh. 8, 9, 95. Die Wurzel ist wohl eigentlich בלבל, BLEBL, von ברר, BLL, *vermischen*. Das Substantiv also eigentlich *Mischung, Vermengung*. »

³ Jos., IV, 19; V, 9.

⁴ Buxtorf, *Lexicon chaldaicum et talmudicum*, 1875, p. 163.

usages de l'idiome qu'il ignorait; il fallait donc assurément, pour qu'il donnât une pareille étymologie, qu'elle lui eût été transmise par la tradition.

Les observations que nous venons de présenter nous semblent tout à fait décisives¹. Mais en dehors de ces considérations philologiques, nous pouvons apporter des preuves historiques, empruntées à Babylone elle-même, c'est-à-dire aux abrégiateurs de Bérose, dont l'un donne expressément du nom de Babel la même étymologie que Moïse, ainsi qu'à certains souvenirs traditionnels de la Chaldée, qui nous sont révélés par les monuments.

La version arménienne de la *Chronique* d'Eusèbe nous a conservé l'important passage suivant d'Alexandre Polyhistor. « La Sibylle dit que tous les hommes, ayant le même langage, construisirent une tour très élevée afin de pouvoir monter dans le ciel, mais le Dieu très fort, ayant fait souffler un vent, renversa la tour, et leur donna à chacun un langage différent; c'est pourquoi la ville fut appelée Babylone². » Ces paroles sont une confirmation complète de tout le récit de la Genèse.

Le fait de la confusion des langues, mentionné ici par Alexandre Polyhistor, est également attesté par Abydène dans le fragment que nous avons rapporté plus haut, où il raconte que lorsque les vents, venant au secours des dieux, eurent renversé sur les constructeurs les échafaudages qui leur servaient à élever la tour, « ils commencèrent à parler par l'ordre de Dieu, des langues différentes³. »

¹ Cf. Teloni, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, juin 1886, t. I, p. 220-221.

² Eusèbe, *Chron. Arm.*, l. I, c. IV, dans Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 400; Migne, *Patrol. græca*, t. XIX, col. 116.

³ « Tunc a diis confusio varia et dissona linguarum in eos, qui una lingua utebantur, immissa est, » dit la version arménienne. Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 340; Migne, *loc. cit.*

« Nous avons, dit François Lenormant, la preuve décisive du caractère entièrement national et de l'antiquité de cette tradition chez les Babyloniens, dans l'allusion formelle qu'y fait le plus important et le plus ancien des noms mystiques de Babylone, et l'expression idéographique du nom de Borsippa. Le nom de Babylone dont nous voulons parler est celui qui signifie « la ville de la racine des langues, » composé de trois caractères (idéographiques) qui seraient comme phonétiques DIN. TIR. KI¹. Le premier signe a la valeur de « racine, » le second celui de « langue, » le troisième celui de « ville². »

Borsippa, Borsip, signifie la « Tour des langues³; » plus tard, *Bar-Sab*, « autel brisé, » d'après Fr. Lenormant⁴. Le groupe idéographique par lequel on désigne cette ville dans l'écriture assyrienne, a le sens de « ville de la dispersion des tribus⁵. » Si cette seconde interprétation peut être contestée, celle de « Tour des langues » ne saurait l'être.

¹ *Essai de commentaire de Bérose*, p. 349, et *Essai sur un document mathématique chaldéen*, notes, p. 12.

² Fr. Lenormant attribue à DIN le sens de « racine, » nous ne savons sur quel fondement. M. Ménant, *Syllabaire*, au signe TIN et TIN=DIN, p. 207 et 235, nos 100 et 324, de même que M. Schrader, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1872, p. 33, n° 152, donne à ce signe la valeur de BALAT, « vie, » de sorte que le sens serait « ville de la vie des langues. » La valeur de TIR = *lišan*, « langue, » est reconnue et admise par J. Ménant, *Syllabaire*, p. 237, n° 331, et p. 185, n° 33; Schrader, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1872, p. 376. Le signe TIR = *kīstum*, est interprété aujourd'hui dans le sens de « enclos, jardin, bois, bosquet. Frd. Delitzsch, *Lesestücke*, 2^e édit., p. 43, 20. Quant à la valeur de KI, comme déterminatif de nom de lieu, elle est admise par tout le monde.

³ Oppert, *Études assyriennes*, dans le *Journal asiatique*, 1857, t. x, p. 220.

⁴ Fr. Lenormant, *Langue primitive de la Chaldée*, 1875, p. 355.

⁵ Oppert, *ibid.*, t. ix, p. 503. Il donne aussi la valeur de « lieu du balbutiement. » M. Fr. Lenormant, p. 249 de son *Essai de commentaire de Bérose*, admet le sens de « la ville du balbutiement des paroles; »

Ce que nous avons dit jusqu'ici suffit surabondamment, ce nous semble, pour justifier l'étymologie de « Babel » donnée par la Genèse. Elle peut coexister avec celle de « Porte d'Ilou, » ou « Sanctuaire d'Ilou, » lui être même postérieure, si l'on veut, sans qu'elle soit pour cela moins certaine. Si l'on admet que le nom de Babel avait été donné à cette ville avant l'événement de la confusion des langues, on a pu, à la suite de ce fait, attribuer un nouveau sens à cette dénomination, mais absolument rien ne le prouve. Fr. Lenormant a raison lorsqu'il dit dans son *Essai de commentaire de Bérose*¹ : « Il n'est pas jusqu'à l'étymologie de Babel tirée de la racine *balal*, « confondre, » à laquelle nous ne croyions devoir reconnaître une origine réellement babylonienne. » Mais il va trop loin lorsqu'il appelle, sans restriction, cette étymologie « factice, » et qu'il ajoute : Elle « est contraire à la véritable origine du nom, lequel est *Bab-Ilou*, « la porte du dieu Ilou, » équivalent du nom accadien KA DINGIRA. » Il est vrai que cette seconde interprétation est fort ancienne, puisqu'on la trouve sur les plus vieilles briques, celles de Purnapuriyas et de Hammourabi², mais rien n'établit qu'elle soit la véritable et la primitive. On trouve aussi l'orthographe *Babi-lu*, comme *Bab-ilu* et *Ba-bi-ilu*. Et tout nous semble démontrer que l'étymologie de « Porte de Dieu » est une étymologie factice.

Nous croyons avoir solidement établi que le sens donné par Moïse au nom de Babel était fondé sur une tradition chaldéenne. Comment pourra-t-on nous persuader que les Chaldéens eussent repoussé la belle origine du nom de « Babil, » « sanctuaire de Dieu, » pour lui substituer une

mais, p. 559, il émet de « grands doutes » sur la légitimité de son interprétation. M. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 89, explique Borsippa comme dans ses *Études assyriennes* : « dispersionis tribuum urbs, »

¹ Page 350.

² Norris, *Assyrian Dictionary*, part. I, p. 70.

explication qui était loin d'être à l'honneur de leurs ancêtres? On efface volontiers un souvenir fâcheux, mais on ne jette pas de gaité de cœur le déshonneur sur soi-même ou sur ses pères, à moins que ce ne soit sous le coup de l'événement, lorsque les faits parlent trop haut pour être atténués ou cachés. Beaucoup de villes d'Orient ont cherché à donner de leurs noms une explication glorieuse : les habitants d'Alep¹ prétendent que cette cité s'appelle ainsi, en souvenir de la piété d'Ibrahim-el-Khalil (Abraham), leur père, qui, en se rendant d'Orfa en Palestine, s'arrêta sur la colline du château et abreuva avec le lait (en arabe, *halab*) de ses troupeaux les pauvres des environs². On ne citera pas un seul exemple d'une ville qui se soit donné elle-même, après coup, un nom se rattachant à un acte d'impunité ou à un désastre, mais on trouvera beaucoup de peuples qui ont attribué à leurs fondateurs une origine divine et leur ont donné pour père Mars ou Uranus. Les cités sont comme les hommes, elles aspirent à s'ennoblir. En Chaldée et en Assyrie, l'écriture idéographique se prêtait par sa nature même à des combinaisons ingénieuses. Quelquefois elles n'étaient que spirituelles : le scribe se permettait un innocent jeu de mots, on riait sans doute et c'était tout. Ainsi, le mot Ninive, « Ninua³, » était formé, comme « Babil » par

¹ En hébreu, *Ḥelbôn*, הלבון, *Ézéch.*, xxvii, 18.

² Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. 1, p. 41-42. Les étymologies fausses des noms de lieux sont très nombreuses en Orient, parce que les habitants veulent donner à chaque localité une étymologie tirée de leur langage actuel; ils expriment ainsi l'impression que produit sur eux l'aspect des lieux ou bien conservent le souvenir de faits apocryphes. Voir J. Oppert, *loc. cit.*, p. 64, l'étymologie prétendue de Djézireth-Ibn-Omar (qui devrait son nom, antérieur à la conquête musulmane, à sa position d'île, ce que signifie le mot arabe, *Djézireth*), et p. 64, celle de Khorsabad, corruption de *Khisir-Sargon*, imaginée par les Persans, afin de lui faire signifier quelque chose dans leur langue, c'est-à-dire « ville aux ours. » — Fr. Lenormant, *Langue primitive de la Chaldée*, p. 354.

³ Norris, *Assyrian Dictionary*, part. III, p. 1049.

le redoublement de la première radicale, de la racine *nava*, « habiter » et signifiait simplement « habitation, demeure, » le scribe la transformait en « cité du poisson, » parce que le poisson s'appelle en assyrien *nun*, et il exprimait cette idée en renfermant l'ancien hiéroglyphe du poisson dans l'ancien hiéroglyphe qui représentait une enceinte, ¹. Le plus souvent, le scribe cherchait des allusions flatteuses, et il était au comble du bonheur lorsqu'il pouvait faire un compliment avec une variante d'orthographe². C'est ainsi que, par un rapprochement forcé, le nom d'Élam, qui s'écrivait phonétiquement *I-lam-ti*, forme qui correspond très exactement à celle de la Genèse³, est plus habituellement représenté dans les textes cunéiformes par l'idéogramme NUM⁴, qui doit se prononcer *ilamu*, c'est-à-dire, « monde⁵. » Élam de cette manière devenait le monde⁶. Babel se prononçait en assyrien, à l'état absolu, « Babilu; » comment un scribe aurait-il résisté au désir de le décomposer en *Bab-Ilu* et de faire ainsi de la grande ville des bord de l'Euphrate le siège même du plus grand des dieux?

¹ Voir Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 107, n° 41; p. 117, n° 249.

² Voir sur le nom de Sargon, *Zeitschrift für Keilschriftforschung*, juillet 1884, t. 1, p. 271.

³ Gen., x, 22.

⁴ Schrader, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1872, p. 40, n° 451.

⁵ Hébreu 'ólam, avec ain initial, עולם. Les scribes égyptiens se permettaient aussi volontiers des calembours graphiques analogues. Voir *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1868, p. 7.

⁶ Fr. Lenormant, *Essai sur un document mathématique chaldéen*, notes, p. 11. — Sir Henry Rawlinson, dans le *Journal of the R. Asiatic Society*, 1864, p. 139, explique le nom d'Arbèle, *Arba-il*, par « sanctuaire de Dieu. » Or *arba* est écrit comme s'il signifiait le chiffre quatre. M. Rawlinson dit que ce signe cunéiforme a été employé à cause de la similitude de son entre *arba*, « sanctuaire, » et *arba*, « quatre ».